

LE TEMPLE DES PÈRES

RICHARD COLOMBO

GARO

LE TEMPLE DES PERES

Librement inspiré de l'univers créé par HENRI VERNES

**Préface de
HENRI VERNES**

**idée originale, illustrations et couverture :
PHILIPPE COTTAREL**

Déjà parus :

- 1 - Le temple des pères
- 2 - La fleur des dunes
- 3 - La malédiction du Djinn
- 4 - L'Oni de Fukushima

Les auteurs tiennent à remercier leurs épouses, Christine et Stéphanie, pour leur participation à la relecture et la correction du roman. Beaucoup de fautes de frappe et de coquilles ont été repérées et effacées grâce à elles. Merci surtout pour leur patience, et leur compréhension de notre temps passé avec Caro !

Merci également aux quelques lecteurs nous ayant fait bénéficier de leurs remarques concernant ce récit, ce qu'ils aimaient et ce qu'il convenait de changer.

Remerciement spécial à Tiphaine Vaudable, époustouflante dans l'art du cosplay, qui a très gentiment accepté de prêter ses traits à l'héroïne, devenant ainsi de façon évidente la « vraie » Caro Dewisme.

Enfin, un remerciement tout particulier à notre chum Alain De Grauw, qui a permis que cette rencontre se fasse, que cette histoire se crée au fil du temps, marquant le début d'une formidable aventure pour de nombreuses années à venir. Sans lui, Caro Dewisme n'aurait sans doute pas aussi belle allure sur papier. Nous sommes fiers aujourd'hui de te compter parmi nos amis. Vaya con dios, compañero !



DEWISME (Caroline, dite Caro) : née un 30 avril. Taille 1 m 65.

Après des études de lettres, intègre la DGSE pendant deux ans. Son caractère indépendant et rebelle lui fait quitter les services de renseignements et se lancer dans le journalisme free-lance. De nature intellectuelle et curieuse, elle n'hésite pas à parcourir le monde, souvent en lien avec une cause humanitaire.

Pratique toutes sortes d'arts martiaux, notamment la capoeira et le jailhouse rock (technique de combat rapproché utilisée dans les prisons américaines). Cavalière émérite.

Possède un appartement à Paris, transformé en loft, et une petite maison isolée dans la baie d'Ecalgrain.

Infectée par un virus synthétique au cours d'une de ses aventures, l'Hafsaine, Caro peut être sujette à de violentes crises de colère incontrôlables qui décuplent ses forces.

SHANNON (Gillian, dite Jill) : Irlandaise. Taille 1 m 72.

Sensiblement du même âge que son amie, elle passe une enfance et une adolescence mouvementées en épuisant les différents établissements scolaires de Galway. S'engage sur un coup de tête dans L'Army Ranger Wing irlandaise où elle restera trois ans, avant de quitter l'armée pour fonder une entreprise de bateaux de pêche en mer, la *Shannon Comhlacht*. Elle est également propriétaire d'un domaine de golf du côté de Moycullen Bogs qu'elle a gagné aux cartes un soir dans un bar.

Superstitieuse, imbattable sur les légendes irlandaises, elle possède un lexique de jurons très étendu, qu'elle n'hésite pas à utiliser dans certaines situations, en particulier dans les pubs ou lorsqu'elle est menacée.

Experte en maniement des armes, capable d'identifier n'importe quel pistolet et fusil, et de les démonter et remonter yeux bandés.

PRÉFACE DE HENRI VERNES

*Notre ami avait donc une fille, et nous l'ignorions,
Et peut-être lui-même l'ignorait-il... Caroline... Caro...*

*Reste à savoir qui est la mère :
La dangereuse maîtresse d'une organisation d'espionnage ?
La capiteuse journaliste rouquine ?
La douce nièce du monstrueux Mongol ?
Ou quelqu'un d'autre... Quelqu'une plutôt*

Rencontrée au cours d'une aventure pas encore écrite et qui ne le sera peut-être jamais.

Pour le moment, Caroline est une fille sans mère, c'est à peine d'ailleurs si elle connaît son père.

Tout juste si elle en a entendu parler.

N'empêche que le danger est au coin de la rue.

Tiens-toi à carreaux, Caro !

Henri Vernes

Henri Vernes



PRECEDEMMENT...

Environ trente ans auparavant...

Un célèbre auteur belge de romans d'aventures se voit étrangement confier l'avenir de deux jeunes filles, encore bébés. Henri Vernes, puisque c'est de lui qu'il s'agit, est en contact secret avec deux voyageurs du temps, dont nul ne doit connaître le nom, et dont l'histoire a alimenté l'insatiable imagination du romancier. Afin de protéger les enfants, dont l'avenir semble très incertain, leur tuteur donne à chacune un nom d'emprunt : Caroline « Caro » Dewisme et Gillian « Jill » Shannon. L'une grandira en France et l'autre en Irlande.

Bien des années plus tard, réunies par leur tuteur, les deux jeunes filles tissent des liens d'amitié indéfectible, et chacune est toujours prête à venir en aide à l'autre, Jill plus régulièrement d'ailleurs, en raison de la propension de Caro à se mettre dans les pires ennuis. De ses aventures naît aussi le désir profond de découvrir enfin leurs origines, leur véritable identité... Quelque part dans les limbes du temps se trouvent les réponses à leurs questions.

L'aventure ne fait que commencer...

Perturbant à peine le fond sonore fait de mille bruits de la forêt, tout au plus dérangeait-il quelques singes occupés à faire la sieste, le peque peque avançait aussi rapidement que lui permettait son moteur un peu poussif, son étrave fendait l'eau limoneuse du Rio Tambopata. Le pilote tenait la barre d'une main nonchalante, presque négligente eut-on pu dire, ce que démentait son extrême attention lorsqu'il posait son regard perçant sur le moindre obstacle à fleur d'eau. C'était un petit homme d'une cinquantaine d'années affublé du sobriquet de « pépé », le visage souriant, tanné telle une vieille outre, au milieu duquel se dessinaient deux yeux pétillants et une bouche qui avait connu des jours meilleurs. De temps en temps, cette bouche s'ouvrait pour répondre à une de ses deux passagères qui lui posait la question de leur destination, par un proverbial « *quién sabe* » cher à tous ceux pour qui le temps importe peu sous ces latitudes.

La première, assise à l'avant du bateau, était une jeune femme qui n'avait pas dépassé la trentaine, le visage volontaire adouci par des traits à l'ovale parfait de princesse aux yeux clairs, les cheveux noirs attachés en une petite queue de cheval lui donnant un air encore plus jeune. Elle était vêtue d'un simple pantalon de toile kaki et d'une veste sans manche, à la coupe étroite, qui moulait admirablement son corps à la fois mince et musclé de sportive. Elle observait fascinée la vie grouillante des bords du cours d'eau, ne prêtant qu'une oreille distraite à son amie installée sous le canopy du canot, et qui ne cessait de râler contre les moustiques ayant visiblement décidé de s'offrir un festin gratis. De temps à autre, un juron fusait, accompagnant une vigoureuse tape, juron qui faisait rire le dénommé pépé qui n'y comprenait rien à l'irlandais — c'était la langue de la deuxième jeune femme. Aussi rousse que son amie était noire de cheveux, sensiblement du même âge, la peau dorée naturellement par tous les alizés du

globe, elle semblait légèrement plus grande et peut-être un plus costaud. Elle arborait un pantalon de treillis passablement maculé de taches, un tee-shirt un peu trop serré où s'inscrivaient en noir les lettres « Drink the Finest – Redbreast » et une casquette dans les mêmes tons, portant, elle, l'inscription « Jill ».

— Franchement Caro, maugréa la rouquine, je ne sais pas comment tu peux supporter ça sans rien dire ! Notre tuteur serait là, il nous dirait que tu es tout le portrait de ton père ! Même une explosion atomique ne l'aurait pas fait bouger !

— Et je parie qu'il dirait la même chose pour le tien, tu ne cesses de râler depuis notre départ, rétorqua celle qui se faisait appeler Caro. Ce n'est pas la première fois qu'on se balade sous ces latitudes, je croyais que depuis le temps, tu supportais le climat mieux que ça !

Caroline Dewisme, dite Caro, et Gillian Shannon, dite Jill, aussi inséparables que les doigts de la main, que les Dioscures mythologiques. Deux jeunes orphelines unies par un même passé mystérieux. Ce genre de joute oratoire entre elles faisait partie du jeu.

Cela faisait maintenant près de huit jours que les deux jeunes femmes étaient arrivées au Pérou, via Puerto Maldonado, ville quasi frontière avec la Bolivie qui tirait ses richesses principalement du caoutchouc, de la prospection aurifère et de la culture des noix brésiliennes. Depuis quelques années s'y était ajouté l'écotourisme, et sa situation au cœur de l'Amazone, au confluent du Rio Madre de Dios, en faisait un cadre exotique idéal pour les amateurs de retour à la nature. Elles avaient quitté la grisaille New-Yorkaises pour débarquer dans la chaleur étouffante du Padre Aldamiz International Airport, première étape d'un voyage qui allait les mener en plein cœur de la forêt.

Tout en continuant à surveiller la navigation sur le bras de rivière, Caro repensa à ce qui les avait amenées dans ces lieux, elle et son amie. Dix jours plus tôt, à Paris, alors qu'elle se morfondait entre les murs de son appartement, ouvrant et fermant

d'un geste presque dégoûté une multitude de livres qu'elle n'avait aucunement envie de lire, elle avait reçu un appel téléphonique en provenance des États-Unis.

— Caroline ? (La voix prononçait son prénom à l'Américaine)
Je ne te dérange pas j'espère ?

Elle avait reconnu la voix chaleureuse à l'autre bout du fil.

— Anahi ! s'exclama-t-elle. Pour une surprise ! Bien sûr que non. Que me vaut le bonheur de t'entendre ?

— Es-tu libre en ce moment Caroline ? J'aimerais t'entretenir de quelque chose de particulier. Mais pas au téléphone.

— Je n'ai rien sur le feu, si c'est ce que tu veux savoir, répondit l'intéressée.

— Parfait ! Alors prends le prochain vol pour New York, je t'y attends. Ah ! J'ai aussi invité Gillian.

— Cette chère Jill ! dit Caro affectueusement. Je la croyais occupée avec ses bateaux de pêche, aux dernières nouvelles.

— Je l'ai eue juste avant toi, et je peux te dire qu'elle a tout envoyé promener à l'idée de nous retrouver toutes les trois.

— Le temps de réserver un vol, et j'arrive Anahi. À très bientôt.

Les deux femmes raccrochèrent en même temps.

*

Anahi Moore était une très grande amie de Caro et Jill. La jeune femme était une authentique Guarani de la tribu des Guarani-Kaiowa, tribu qui avait connu les affres de l'expulsion massive, chassée de ses terres ancestrales transformées en terre d'élevage et en plantation de cannes à sucre par des promoteurs peu scrupuleux. À l'époque, la famille d'Anahi avait été victime de répressions et de violences. Son père s'était révolté et avait été exécuté en même temps que le reste de sa famille, et le crime maquillé en suicide. Elle devait sa vie sauve à l'intervention de deux hommes, surgis de nulle part, qui l'avaient arrachée des

griffes des trafiquants pour la ramener aux États-Unis. Ils avaient ensuite confié la jeune orpheline à un de leurs amis, un milliardaire de l'acier. Bien des années plus tard, elle avait appris, par hasard, que son père adoptif était également un ami du tuteur de Caroline et Gillian, et que les deux hommes n'étaient autres que leurs mystérieux pères. Devenue adulte, et unique héritière, elle consacrait une partie de l'immense fortune familiale pour s'occuper de mécénat, de la défense des plus pauvres et de la protection de la planète. On parlait même d'un prix Nobel pour elle. Mais elle n'oubliait pas d'où elle venait. Si les années avaient blanchi ses cheveux, en revanche elles ne semblaient avoir aucune prise sur sa beauté sauvage et la volonté farouche qui animait ses traits. Malgré leur différence d'âge, elle avait toujours considéré Caro et Jill comme ses petites sœurs, se souvenant avec gratitude que c'était grâce à leurs pères qu'elle devait d'être ici, aujourd'hui.

Elle avait envoyé un chauffeur à destination de Kennedy Airport pour passer prendre Caro, et, moins d'une demi-heure plus tard, les trois amies échangeaient d'émouvantes accolades. Elle avait préparé des rafraîchissements, single malt pour Jill, qui se devait en toutes circonstances de garder l'esprit patriotique, Caro préférant se rabattre sur un Perrier-citron. Elles s'assirent ensuite toutes les trois dans le luxueux salon de l'appartement d'Anahi, un duplex grand comme un hall de gare situé à deux pas du musée Guggenheim et dont les baies vitrées donnaient directement sur le Jackie Kennedy Reservoir. Après avoir débité une série de banalités consacrées à leurs vies respectives, ce fut Jill qui mit les pieds dans le plat avec sa délicatesse habituelle :

— J'imagine, Anahi, que tu ne nous as pas fait venir ici, Caro et moi, simplement pour profiter de ton appartement et de ton whisky — excellent soit dit en passant.

Anahi sourit.

— Tu as tout à fait raison, Gillian. J'avais une autre idée en tête en vous faisant venir ici.

Elle ferma les yeux comme si elle se concentrait pour organiser ses pensées, puis demanda :

— Si je vous dis Tambopata, est-ce que ça vous parle ?

— À tes souhaits ! ricana Jill, tandis que Caro fronçait les sourcils.

— Tambopata... répéta-t-elle. C'est le nom d'une réserve, non ? Quelque part du côté de la Bolivie ou du Pérou.

— C'est au Pérou effectivement, acquiesça Anahi. J'étais à peu près sûre que tu saurais de quoi je parle. C'est le pays des Huarayos, une peuplade de pêcheurs et cueilleurs. Toute cette zone est un vaste territoire d'une richesse inégalée pour la faune et la flore. Cette réserve a été officiellement créée le 26 janvier 1990 grâce aux efforts conjugués du gouvernement péruvien et des chercheurs et botanistes.

— Et j'imagine que tu y as contribué ? supposa Caro.

— J'ai financé quelques expéditions, c'est vrai, reconnut Anahi.

— Bon ! fit Jill. Et tu voudrais nous envoyer y faire un tour ? Dans quel but ?

— Puisque vous vous souvenez de Tambopata, vous saurez peut-être à quoi je fais allusion si je vous parle d'« El Templo de Los Padres »...

— Le temple des pères, traduisit Caro. Ce nom ne m'est pas inconnu.

— Il y a de cela pas mal d'années, alors que la réserve était loin d'exister et que la civilisation n'en était pas au point où elle en est dans cette région, trois hommes dont un vieil archéologue français sont partis à la recherche d'un temple qu'ils supposaient précolombien, peut-être même un des vestiges de Mu. Les trois hommes ont probablement trouvé le temple, mais ils sont revenus en indiquant qu'il n'y avait rien de concret sur place et qu'il ne s'agissait que de fausses rumeurs, colportées par les Indiens locaux. On disait que le temple était sacré et que quiconque y pénétrait verrait sa vie transformée à tout jamais. Bien entendu,

nul n'est allé ensuite vérifier si ce qu'ils énonçaient était vrai ou pas : l'archéologue était une sommité mondiale, et personne n'aurait pensé mettre en doute ses dires.

Anahi Moore se tut un instant pour fixer attentivement les deux amies. Puis, elle poursuivit :

— Vous avez bien sûr deviné qui étaient les deux hommes qui l'accompagnaient...